

Refuge d'hiver

Huis clos · Pièce à 2 personnages · 1 homme, 1 au choix · 50 min · Avancé · Dès 14 ans

La dernière nuit avant la fermeture d'un refuge d'altitude, la tempête coupe la radio et quelqu'un frappe à la porte. Le gardien met longtemps à ouvrir. Le récit de la personne qui entre a des trous, et le vieil homme a ses raisons de ne vouloir personne cette nuit-là. Jusqu'au matin, tous deux vont se demander de quel côté de la porte se trouve le danger.

Le refuge de la Pierre Blanche, à 2 700 mètres, dans les Alpes, la nuit du 14 octobre, de nos jours.

Distribution

JOSEPH (Rôle masculin, Senior) 66 ans, gardien du refuge depuis trente et une saisons ; demain, un hélicoptère doit le descendre pour de bon.

ALEX (Sans marque de genre, Adulte) 32 ans, frappe à la porte du refuge un soir de tempête, avec un sac trop léger.

ACTE I : LA PORTE

SCÈNE 1

(La salle commune d'un refuge de montagne. Une longue table, des bancs, un poêle. Une radio sur une étagère, à côté d'une rangée de vieux registres. À la fenêtre, petite et barrée de fer, une lampe allumée. Dehors, le vent.)

(Joseph, au combiné de la radio.)

JOSEPH. Pierre Blanche pour Les Granges. Pierre Blanche pour Les Granges, tu me reçois ?

(Un grésillement.)

JOSEPH. Oui, Hervé. Ça souffle, oui. Quatre-vingts, peut-être plus sur l'arête. Non, la toiture tient. Elle a tenu trente et un hivers, elle tiendra une nuit de plus.

(Un grésillement.)

JOSEPH. Non. Personne. Les derniers sont descendus dimanche. Je suis seul. Tout est vidé, les couvertures sont pliées, le gaz est coupé. Il ne reste que moi et le poêle.

(Un grésillement.)

JOSEPH. Neuf heures, s'il peut. Ne vous pressez pas. Si le vent ne tombe pas, ne fais pas monter Bruno pour rien. Je ne vais nulle part.

(Un grésillement, plus long.)

JOSEPH. Oui. Je sais quel jour on est. Bonne nuit, Hervé.

(Il raccroche le combiné. Il met une bûche dans le poêle. Sur la table, une enveloppe fermée ; il la pousse au milieu, l'aligne sur le bord.)

(Il sort de la poche de sa chemise un papier plié, le regarde sans le déplier, le remet dans sa poche.)

(Il fredonne un air, quelques notes, toujours les mêmes.)

(On frappe à la porte.)

(Joseph s'arrête net.)

JOSEPH. Un coup, c'est le vent.

(On frappe encore, plus fort.)

JOSEPH. Deux coups, c'est la neige.

ALEX. Il y a quelqu'un ? Je vois la lumière !

(Joseph regarde la lampe à la fenêtre. Il ne bouge pas.)

ALEX. S'il vous plaît ! Je ne sens plus mes mains ! Ouvrez !

(Des coups, à pleines mains, qui ne s'arrêtent plus.)

(Joseph va à la porte. Il pose la main sur le verrou. Un temps. Il ouvre. Le vent et la neige entrent avec Alex, qui manque de tomber.)

SCÈNE 2

(Joseph referme la porte et pousse le verrou. Alex, de la neige jusqu'aux épaules, s'adosse au mur, les mains sous les bras.)

JOSEPH. Là. Près du poêle. Pas trop près.

ALEX. Merci. Merci...

JOSEPH. Les gants. Enlevez-les.

(Alex essaie. Les doigts ne répondent pas. Joseph arrache les gants, les jette sur la table, prend les mains d'Alex dans les siennes.)

JOSEPH. Bougez les doigts. Tous. Le petit aussi.

ALEX. Ça brûle.

JOSEPH. Tant mieux. Ce qui brûle est vivant. Ce qui ne brûle plus, on le coupe.

(Il s'accroupit et délace les chaussures d'Alex. Il les retourne : un filet d'eau tombe sur le plancher.)

JOSEPH. Elles sont neuves.

ALEX. Je les ai achetées la semaine dernière.

JOSEPH. Pour monter ici ?

ALEX. Pour marcher.

JOSEPH. On ne fait pas une première sortie en chaussures neuves un 14 octobre, avec quatre-vingts kilomètres heure annoncés depuis lundi.

ALEX. Je n'ai pas écouté la météo.

JOSEPH. Tout le monde écoute la météo. Même les vaches écoutent la météo.

(Il jette une couverture sur les épaules d'Alex, verse quelque chose de chaud dans un bol, le tend.)

JOSEPH. Buvez. Doucement.

(Alex boit. Un temps.)

ALEX. Vous avez mis longtemps.

JOSEPH. À quoi faire ?

ALEX. À ouvrir.

JOSEPH. Le refuge est fermé.

ALEX. Il y avait de la lumière.

JOSEPH. Il y a toujours de la lumière. C'est pour ça que les gens frappent.

ALEX. J'ai vu votre ombre. Derrière la vitre. Vous étiez debout, contre la porte.

JOSEPH. D'où vous venez ?

ALEX. D'en bas. Des Granges.

JOSEPH. À quelle heure ?

ALEX. Ce matin. Sept heures.

JOSEPH. Sept heures. Il est neuf heures du soir. Des Granges jusqu'ici, c'est cinq heures. Six, pour quelqu'un qui traîne.

ALEX. J'ai raté une bifurcation.

JOSEPH. Laquelle ?

ALEX. Après la cabane des bergers. J'ai pris à gauche. Le sentier du Lauzet.

JOSEPH. Le Lauzet est fermé depuis août. La moitié de la falaise est descendue dessus. Il y a une barrière, deux panneaux et un ruban rouge long comme la vallée.

ALEX. Alors ce n'était pas le Lauzet.

JOSEPH. C'était quoi ?

ALEX. Je ne sais pas. Il y avait du brouillard, puis la neige, puis plus

rien. Plus de sentier, plus de cairns, plus de bas ni de haut. Alors j'ai pris vers le haut. Le haut, au moins, je savais où c'était.

JOSEPH. Et la nuit ? La nuit, vous avez fait comment ?

ALEX. Mal.

JOSEPH. Vous n'avez pas de frontale ?

ALEX. Les piles. Le froid les a vidées.

JOSEPH. Le froid vide tout.

(Il montre une carte punaisée au mur, jaunie, couverte de traits de crayon.)

JOSEPH. Montrez-moi.

ALEX. Quoi ?

JOSEPH. Votre chemin. Depuis la cabane des bergers.

(Alex se lève, la couverture sur les épaules, et va à la carte. Le doigt d'Alex trouve tout de suite la cabane, remonte une ligne, s'arrête.)

ALEX. Là. Le brouillard. Après, je ne sais plus. J'ai dû couper par ici, sous la barre, et rejoindre le haut du vallon des Combes.

JOSEPH. Le vallon des Combes.

ALEX. C'est écrit là.

JOSEPH. C'est écrit en tout petit. Vous lisez bien les cartes, pour quelqu'un qui a raté une bifurcation.

ALEX. Je lis bien les cartes quand j'ai chaud.

JOSEPH. Les Combes, c'est le chemin qu'on prend pour descendre sans être vu des Granges. Personne ne le prend pour monter.

ALEX. Alors je suis la première personne.

(Joseph regarde la carte un moment.)

(Il va à la radio, décroche le combiné.)

ALEX. Qu'est-ce que vous faites ?

JOSEPH. Je préviens la vallée. Quelqu'un vous attend, en bas ? Quelqu'un qui va appeler les secours à minuit parce que vous n'avez pas donné de nouvelles ?

ALEX. Non.

JOSEPH. Personne.

ALEX. Personne qui attend.

JOSEPH. Pierre Blanche pour Les Granges.

(Rien. Pas même un grésillement.)

JOSEPH. Pierre Blanche pour Les Granges, Hervé, tu me reçois ?

(Rien. Joseph tourne un bouton, puis un autre. Il tapote le boîtier.)

JOSEPH. Elle marchait il y a dix minutes.

ALEX. C'est la tempête.

JOSEPH. Cette radio a trente ans. Elle a parlé dans des tempêtes qui arrachaient les tôles du toit. Elle grésille, elle crache, elle ne se tait jamais.

ALEX. Il y a une première fois à tout.

(Joseph raccroche. Il regarde Alex.)

JOSEPH. Votre nom.

ALEX. Alex.

(Un temps.)

JOSEPH. Alex comment ?

ALEX. Alex Roux. Et vous ?

JOSEPH. Le gardien.

ALEX. Ce n'est pas un prénom, ça.

JOSEPH. Joseph.

ALEX. Merci, Joseph. Pour la porte.

JOSEPH. Remerciez la lampe.

(Alex tend les mains vers le poêle. Au-dessus, pendue à un clou, une petite moufle rouge, délavée, raide de vieillesse.)

ALEX. Elle est à qui, la moufle ?

JOSEPH. Laquelle ?

ALEX. Il n'y en a qu'une. Au-dessus du poêle. Elle est minuscule.

JOSEPH. Quelqu'un l'a oubliée.

ALEX. Quand ?

JOSEPH. Il y a longtemps.

ALEX. Et vous la gardez.

JOSEPH. Les gens reviennent chercher leurs affaires.

ALEX. Une moufle d'enfant ? Qui revient chercher une moufle d'enfant ?

JOSEPH. Personne. Mais je la garde quand même. Finissez votre bol.

(Alex boit. Joseph range les gants d'Alex près du poêle, à plat, avec soin.)

JOSEPH. Quand vous aurez chaud, je vous montre le local d'hiver.

ALEX. Le quoi ?

JOSEPH. Derrière. Une pièce qui reste ouverte tout l'hiver, pour ceux qui passent quand il n'y a plus de gardien. Douze couchettes, des couvertures, une porte qui ferme.

ALEX. Il y a un poêle ?

JOSEPH. Il y a des couvertures.

ALEX. Il fait combien, là-dedans ?

JOSEPH. Zéro. Moins deux, au petit matin. On y survit très bien.

ALEX. Vous allez me faire dormir au froid. Après ça.

JOSEPH. Je vais vous faire dormir à côté.

ALEX. Il y a un poêle, ici. Il y a de la place. Il y a vingt bancs vides.

JOSEPH. Ici, c'est chez moi jusqu'à demain neuf heures. Le local d'hiver, c'est chez tout le monde. Vous êtes tout le monde.

ALEX. Je ne vous gênerai pas. Je dors par terre, là, contre le mur, je ne fais pas de bruit. Et je redescends à l'aube.

JOSEPH. Vous ne redescendez pas à pied. Vous prenez l'hélico avec moi.

ALEX. Je fais ce que je veux, à l'aube.

JOSEPH. À l'aube, vous ferez ce que je dis. Il y a cinquante centimètres de neige fraîche sur des dalles lisses, et une barre de rochers que vous ne verrez pas. Tant que vous êtes autour de ce refuge, c'est moi qui en réponds.

ALEX. Et si je ne veux pas qu'on réponde de moi ?

JOSEPH. Il fallait frapper ailleurs.

(Il ouvre le tiroir sous la radio. Il en sort un gros pistolet orange, en vérifie la cartouche, le remet dans le tiroir et le referme.)

ALEX. C'est quoi, ça ?

JOSEPH. Un pistolet de détresse.

ALEX. Pourquoi vous le sortez ?

JOSEPH. Je ne le sors pas. Je vérifie qu'il est là.

ALEX. Et il est là.

JOSEPH. Si la radio ne revient pas, c'est tout ce qui nous reste pour parler à la vallée. Une fusée rouge, au-dessus du col. Ils la voient de la gendarmerie, quand il ne neige pas.

ALEX. Et quand il neige ?

JOSEPH. Quand il neige, on attend.

SCÈNE 3

(Plus tard. Le vent cogne aux volets. Alex, sous la couverture, les pieds nus vers le poêle. Joseph fend du petit bois avec un couteau, sans lever les yeux.)

ALEX. Vous faites quoi, avec ce couteau ?

JOSEPH. Du petit bois. Pour celui qui ouvrira l'été prochain. On laisse toujours du petit bois à celui qui vient après.

(Un temps.)

JOSEPH. Et vous, en bas ? Vous faites quoi, quand vous ne marchez pas en chaussures neuves ?

ALEX. Je répare des ascenseurs.

JOSEPH. Des ascenseurs.

ALEX. Les gens restent coincés entre deux étages. Ils appuient sur tous les boutons, ils crient, ils tapent contre la porte. Et moi j'arrive. Je les entends taper longtemps avant de les voir.

JOSEPH. Et quand vous ouvrez ?

ALEX. Ils disent tous la même chose. « Vous en avez mis du temps. »

(Joseph ne relève pas la tête.)

JOSEPH. Alors vous savez ce que c'est, un câble.

ALEX. Je sais ce que c'est, un câble.

(Un temps. Alex montre l'étagère.)

ALEX. C'est quoi, ces livres ?

JOSEPH. Les registres. Un par saison. Tout le monde signe en arrivant : le nom, d'où on vient, où on va, le temps qu'il fait.

ALEX. Il faut que je signe ?

JOSEPH. Le registre de cette année est parti dimanche, avec les poubelles et les couvertures sales.

ALEX. Et ceux-là ?

JOSEPH. Les vieux. Trente et un.

ALEX. Vous les gardez tous.

JOSEPH. Je garde tout.

ALEX. Je peux regarder ?

JOSEPH. Non.

ALEX. Pourquoi ?

JOSEPH. Parce que ce n'est pas un livre d'images. Ce sont des gens qui sont passés.

ALEX. Ils sont tous redescendus, vos gens qui sont passés ?

JOSEPH. Presque tous.

ALEX. Et les autres ?

JOSEPH. Le froid est un menteur. Au début, il fait mal. À la fin, il vous

dit que vous avez chaud. On en retrouve, au printemps, en chemise dans la neige, la veste pliée à côté, les gants posés sur un rocher. Ils ont eu trop chaud.

ALEX. Vous en avez retrouvé beaucoup ?

JOSEPH. Assez.

ALEX. Ici ?

JOSEPH. Autour.

ALEX. Près de la porte ?

(Joseph lève les yeux. Un temps.)

JOSEPH. Pourquoi près de la porte ?

ALEX. Parce que c'est là que ça se serait fini, pour moi. Si vous n'aviez pas ouvert.

(Joseph reprend son bois.)

ALEX. Vous n'avez pas dit la vérité, tout à l'heure.

JOSEPH. À qui ?

ALEX. À la radio. Vous avez dit que vous étiez seul.

JOSEPH. Je l'étais.

ALEX. Et « ne vous pressez pas ». Pourquoi un homme qui ferme son refuge dit à la vallée de ne pas se presser pour venir le chercher ?

(Joseph pose le couteau.)

JOSEPH. Comment vous savez ce que j'ai dit à la radio ?

(Un temps.)

ALEX. J'étais sous la fenêtre.

JOSEPH. Depuis combien de temps ?

ALEX. Assez longtemps.

JOSEPH. Vous étiez sous ma fenêtre, avec vos mains gelées, et vous n'avez pas frappé.

ALEX. J'ai entendu un homme seul, la nuit, en haut d'une montagne, qui dit à

la vallée de ne pas se presser. Qui dit : « je sais quel jour on est ». Vous auriez frappé, vous ?

JOSEPH. Avec les mains dans cet état, j'aurais frappé chez le diable.

ALEX. C'est ce que j'ai fini par faire.

JOSEPH. Et quel jour on est ?

ALEX. Le 14.

JOSEPH. Le 14 quoi ?

ALEX. Le 14 octobre. C'est vous qui l'avez dit. Un 14 octobre, en chaussures neuves.

(Joseph reprend son couteau, son bout de bois.)

ALEX. C'est votre dernière nuit, ici.

JOSEPH. Le refuge ferme tous les ans.

ALEX. Pas tous les ans avec un hélicoptère pour vous seul. « Il ne reste que moi et le poêle. »

JOSEPH. Vous écoutez bien, sous les fenêtres.

ALEX. On vous met dehors ?

JOSEPH. On me met en bas. Le club a trouvé quelqu'un. Un jeune. Il a un diplôme de gestion, un site internet, et des panneaux solaires plein la tête. L'été prochain, il y aura des douches chaudes et un menu végétarien.

ALEX. Et vous ?

JOSEPH. Moi, j'aurai un deux-pièces aux Granges, avec vue sur le parking des randonneurs. Je les regarderai partir le matin. Je compterai ceux qui reviennent le soir.

ALEX. Et la lettre ? Sur la table. Elle est pour qui ?

(Joseph retourne l'enveloppe face contre la table.)

JOSEPH. Pour la vallée.

ALEX. Vous avez une radio, pour la vallée.

JOSEPH. Il y a des choses qui ne passent pas à la radio.

ALEX. Et la lampe ?

JOSEPH. Quoi, la lampe ?

ALEX. Vous n'attendez personne, et vous laissez une lampe allumée à la fenêtre. Toute la nuit. Vous ne voulez pas qu'on frappe, et vous mettez une lumière pour qu'on frappe.

JOSEPH. C'est une habitude.

ALEX. Depuis quand ?

JOSEPH. Depuis longtemps.

(Alex se lève, la couverture sur les épaules, et s'approche de la fenêtre. Alex touche les barreaux.)

ALEX. Des barreaux. À deux mille sept cents mètres.

JOSEPH. L'hiver, le vent casse les vitres. Et ceux qui ont froid aussi.

(Alex regarde la lampe.)

ALEX. Elle était bleue, avant. Non ?

(Joseph s'arrête net.)

JOSEPH. Qu'est-ce que vous dites ?

ALEX. La lampe. Il y avait un verre bleu, autour. Ça faisait tout bleu, la nuit, les mains, les murs, la neige derrière la vitre.

JOSEPH. Où vous avez vu ça ?

ALEX. Je ne sais pas. Sur une photo. Une page sur les vieux refuges, sur internet.

JOSEPH. Le verre bleu s'est cassé l'hiver deux mille un. Il n'y avait pas de téléphone pour faire des photos, ici, à l'époque. Et personne ne prenait la lampe en photo.

ALEX. Alors je l'ai rêvée. Je n'ai jamais mis les pieds ici. Jamais.

JOSEPH. Quel âge vous avez ?

ALEX. Trente-deux ans. Pourquoi ?

(Alex reste face à la vitre. Derrière Alex, Joseph se lève, décroche la moufle au-dessus du poêle et la glisse dans la poche de sa chemise.)

JOSEPH. Le local d'hiver. Maintenant.

ALEX. Vous avez dit : quand j'aurai chaud.

JOSEPH. Vous avez chaud.

ALEX. Non.

JOSEPH. Je ne vous demande pas votre avis.

ALEX. Mes pieds sont encore blancs. Regardez. Vous voulez les regarder ? Vous avez dit vous-même : ce qui ne brûle plus, on le coupe. Vous voulez qu'on me coupe les orteils, pour votre tranquillité ?

(Un temps. Joseph se rassoit.)

JOSEPH. Une heure.

ALEX. Une heure.

JOSEPH. Une heure ici, près du poêle, et vous passez derrière. Je vous donne mes couvertures. Toutes. Mais vous passez derrière.

ALEX. Qu'est-ce qui se passe, cette nuit, que je ne dois pas voir ?

JOSEPH. Rien. Il ne se passe rien. Il ne doit rien se passer.

(Alex s'allonge sur le banc, la couverture sur la tête. Un long temps. Le vent. La respiration d'Alex ralentit.)

(Joseph se lève sans bruit. Il ouvre le sac d'Alex. Il en sort une frontale ; il appuie sur le bouton : elle s'allume. Il l'éteint.)

(Il sort du sac une pince coupante. Il regarde les mâchoires de près. Il en retire un petit morceau de caoutchouc noir.)

(Alex a les yeux ouverts.)

ALEX. Vous fouillez mes affaires.

JOSEPH. Elle marche, votre frontale.

ALEX. Elle a dû se réchauffer.

JOSEPH. Et ça ?

ALEX. C'est une pince.

JOSEPH. Je vois que c'est une pince.

ALEX. Tout le monde a une pince, dans son sac.

JOSEPH. Pas avec la gaine de mon câble d'antenne entre les dents.

(Silence. Ils se regardent.)

JOSEPH. Je vais voir l'antenne.

ALEX. Je viens avec vous.

JOSEPH. Non. Vous restez là. Près du poêle. Pas trop près.

(Il met sa veste. Dos tourné à Alex, il ouvre le tiroir sous la radio, sort le pistolet, en retire la cartouche qu'il glisse dans sa poche, remet le pistolet et referme le tiroir. Il prend une lampe torche, ouvre la porte. Le vent s'engouffre. Il sort et tire la porte derrière lui.)

(Alex reste immobile. Puis Alex va au tiroir sous la radio, prend le pistolet de détresse. Alex va à la porte et pousse le verrou.)

(Un temps. On essaie d'ouvrir. Le verrou tient.)

JOSEPH. Alex.

(Alex ne bouge pas.)

JOSEPH. Alex, ouvrez cette porte.

(On frappe.)

JOSEPH. Je vois votre ombre, derrière la vitre.

(On frappe encore, plus fort.)

ALEX. Un.

(On frappe.)

ALEX. Deux.

(Noir.)

ACTE II : LE REGISTRE

SCÈNE 1

(Onze heures du soir. On ne frappe plus. Alex, par terre face à la porte, le pistolet de détresse sur les genoux. Le vent.)

ALEX. Joseph ?

(Rien.)

ALEX. Joseph. Répondez.

(Alex se lève, va à la porte, colle l'oreille contre le bois.)

ALEX. Je sais que vous êtes là. Vous n'êtes pas parti. Vous ne pouvez aller nulle part.

(Rien que le vent. Alex pose la main sur le verrou. Ne le tire pas.)

ALEX. Frappez. Vous m'entendez ? Frappez !

(Derrière Alex, au fond de la salle, une petite porte s'ouvre. Joseph entre, couvert de neige, un trousseau de clés à la main, un bout de câble noir dans l'autre. Alex se retourne d'un bloc et lève le pistolet.)

JOSEPH. Il y a deux portes à ce refuge. Il y en a toujours eu deux.

ALEX. Ne bougez pas.

JOSEPH. Celle du local d'hiver ferme de l'intérieur, à clé. La clé, c'est moi qui l'ai.

(Il referme la petite porte à clé derrière lui.)

(Il lance le bout de câble sur la table.)

JOSEPH. Coupé net. À deux mètres du sol, sous l'auvent. Il faut monter sur le banc pour l'atteindre. Le vent ne monte pas sur les bancs.

ALEX. Asseyez-vous.

JOSEPH. Vous savez vous en servir ?

ALEX. On appuie, ça part.

JOSEPH. Ça part, oui. Ça part à trois cents mètres de haut pour qu'on le voie de la vallée. Tiré dans une pièce, ça met le feu au plancher, aux rideaux, à la personne qui est en face et à celle qui tire.

ALEX. Asseyez-vous, Joseph.

(Joseph s'assoit au bout du banc. Il enlève ses gants, souffle dans ses mains.)

JOSEPH. Je ne sens plus mes doigts.

ALEX. Ça brûle ?

JOSEPH. Pas encore.

ALEX. Alors attendez. Ce qui brûle est vivant.

JOSEPH. Qu'est-ce que vous voulez ?

ALEX. Vous entendre frapper.

JOSEPH. J'ai frappé.

ALEX. Pas longtemps. Vous saviez où était l'autre porte. Vous aviez la clé. Lui, il n'avait pas de clé.

(Un temps.)

JOSEPH. Lui.

ALEX. Le 14 octobre deux mille. Il y a vingt-six ans cette nuit. Un homme de trente-huit ans, Daniel Ferrand, mort de froid à trente mètres de cette porte.

JOSEPH. Je sais quel jour on est.

ALEX. C'était mon père.

(Joseph ne dit rien. Il regarde ses mains.)

ALEX. Vous ne demandez pas comment je sais ? J'ai le rapport. La gendarmerie de Saint-Clair, quatre pages, une photo. On l'a trouvé le 15, assis contre un rocher, en pull. Ses gants étaient sur le seuil. Ici. Posés devant votre porte, l'un sur l'autre. Et sur la porte, des entailles. Celles-là.

(Alex va à la porte, sans quitter Joseph des yeux, et passe la main sur le bois. Des marques profondes, à hauteur d'homme.)

ALEX. Trente et une saisons. Vous repeignez les volets tous les deux ans, j'ai vu la peinture dehors, elle est fraîche. La porte, jamais. Vous ne l'avez jamais poncée. Vous vouliez les garder ?

JOSEPH. Je garde tout.

ALEX. Il avait son couteau à la main. Ouvert. Les gendarmes ont écrit : « il aura tenté de forcer la porte du refuge avec son couteau ». Il voulait entrer, il voulait vivre, il a gratté votre porte jusqu'à ce que ses mains ne puissent plus. Et le gardien a dit... vous savez ce que le gardien a dit ?

JOSEPH. Que je dormais.

ALEX. « Je n'ai rien entendu. Le vent était trop fort. Je dormais. »

JOSEPH. C'est ce que j'ai dit.

ALEX. Vous ne dormiez pas.

(Un temps.)

JOSEPH. Non.

ALEX. Vous ne dormez jamais. Je vous ai vu, ce soir. J'ai frappé, et vous étiez debout derrière la porte, avec votre ombre sur la vitre. Vous avez écouté. Vous étiez là, il y a vingt-six ans, debout, et vous avez écouté un homme mourir.

JOSEPH. Qui vous a dit qu'il y avait quelque chose à chercher ? Le rapport dit que je dormais.

ALEX. Ma mère.

(Joseph lève la tête.)

ALEX. Elle est morte en avril. Elle n'a jamais parlé de cette nuit. Jamais. Ni de lui. Pas une photo à la maison, pas un prénom. Elle avait repris son nom à elle, Roux, et elle me l'a donné. On a déménagé quatre fois. Elle fermait la porte à double tour, le jour, la nuit, pour descendre la poubelle. Elle ne voulait pas entendre parler de montagne. Pas une randonnée, pas une photo de neige. Quand il neigeait, elle tirait les rideaux.

JOSEPH. Et lui ? Qu'est-ce que vous savez de lui ?

ALEX. Ce que sa mère à lui racontait, en cachette, les rares fois où on la voyait. Qu'il était drôle. Qu'il chantait faux, à tue-tête, dans la voiture. Qu'il conduisait trop vite. Qu'il avait des colères, comme tous les hommes de la famille, et que ça passait. J'ai trois photos. Sur la meilleure, il rit, sur un bateau, et moi sur ses épaules.

JOSEPH. Et votre mère ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

ALEX. À l'hôpital, la dernière semaine, elle ne savait plus quel jour on était. Elle parlait à des gens qui n'étaient pas là. Et une nuit, elle m'a pris le poignet, très fort, et elle a dit : « Il n'a pas ouvert. » Une fois. Puis elle a dormi. Elle n'a plus rien dit, ni ce jour-là, ni après.

JOSEPH. « Il n'a pas ouvert. »

ALEX. Vingt-six ans de silence, et quatre mots. Alors j'ai demandé le rapport. J'ai lu le nom du gardien. Et le gardien était toujours là, au même endroit, avec la même porte.

JOSEPH. Et vous, cette nuit-là ? Vous étiez où ?

ALEX. Chez ma grand-mère, à Lyon. J'avais six ans. Ma mère l'attendait en bas, dans la vallée.

ALEX. Dans ses affaires, après, il y avait une boîte. Une boîte à chaussures, sous son lit, avec du scotch tout autour. J'ai cru qu'il y aurait des lettres, des photos de lui. Il y avait une moufle d'enfant. Une seule. Toute raide.

ALEX. C'est tout ce qu'elle a gardé de cette année-là. Une moufle. Vous comprenez ça, vous qui gardez tout ?

JOSEPH. On garde ce qu'on peut.

ALEX. Vous savez ce qui est drôle ? Je fais un rêve, depuis toujours. Le même. Quelqu'un frappe, très fort, très longtemps. Et une voix compte, tout près de mon oreille. Je ne vois rien, il fait bleu, et la voix compte. Je croyais que c'était lui. Que c'était mon père qui frappait quelque part, et que je l'entendais. Comme si on pouvait entendre quelqu'un frapper à une porte à deux cents kilomètres.

(Un temps. Joseph se lève lentement.)

ALEX. Restez assis.

JOSEPH. Mes pieds. Il faut que je les approche du feu.

(Joseph tire le banc vers le poêle et s'assoit. Alex reste debout, le pistolet bas.)

JOSEPH. Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

ALEX. Je n'ai pas fini.

SCÈNE 2

(Le vent. Joseph frotte ses mains au-dessus du poêle. Alex marche de long en large, le pistolet bas.)

JOSEPH. Tout à l'heure, vous avez dit : personne qui attend.

ALEX. Et alors ?

JOSEPH. À trente-deux ans. Personne qui attend.

ALEX. Ça vous regarde ?

JOSEPH. Vous m'avez lu un rapport de gendarmerie et la dernière phrase de

vosre mère. Je peux bien demander qui vous attend.

ALEX. Il y a eu des gens. Ils finissent par partir. Je ferme à double tour, moi aussi. Le jour, la nuit. Je vérifie trois fois, je me relève pour vérifier encore. Il y a des gens que ça fatigue.

JOSEPH. Et vous dormez avec une lumière.

(Alex s'arrête.)

ALEX. Comment vous savez ça ?

JOSEPH. Je ne sais rien. Ceux qui ferment à double tour laissent une lumière. J'en ai vu passer ici, des gens qui fermaient à double tour. Ce n'est pas la question. Qui vous attend ?

ALEX. Personne, je vous ai dit. Et je ne suis pas à la montagne. Je suis à Lyon, au quatrième étage, avec deux verrous et une veilleuse dans le couloir. Ma mère en mettait une, quand j'avais peur du noir. Une veilleuse bleue. Elle disait que c'était contre les monstres. Je n'ai jamais su lesquels. Maintenant, j'en ai un devant moi.

(Joseph ne répond pas.)

(Alex va à l'étagère des registres, fait courir un doigt sur les dos des livres, en tire un.)

ALEX. Deux mille.

JOSEPH. Reposez ça.

ALEX. Vous avez dit : tout le monde signe en arrivant. Le nom, d'où on vient, le temps qu'il fait.

(Alex pose le registre sur la table, l'ouvre, tourne les pages d'une main, le pistolet dans l'autre.)

ALEX. « Onze octobre. Deux Belges, par le col, brouillard. » « Douze octobre. Personne. » « Treize octobre. Un berger, pour la nuit, neige. »

(Alex tourne la page. S'arrête. Passe le doigt dans la reliure.)

ALEX. Il manque une page.

JOSEPH. Il n'y avait personne, le 14.

ALEX. Alors pourquoi l'arracher ?

JOSEPH. Je l'ai brûlée.

ALEX. Pourquoi ?

JOSEPH. Parce qu'il n'y avait rien dessus.

ALEX. On n'arrache pas une page blanche, Joseph. On n'arrache pas une page blanche dans un livre où on garde même les Belges qui passent dans le brouillard.

JOSEPH. Il n'y avait personne.

ALEX. Il y avait quelqu'un. Quelqu'un a signé, ce jour-là. Quelqu'un était ici, au chaud, pendant qu'il frappait. Quelqu'un a vu que vous n'ouvriez pas, et vous avez arraché son nom pour qu'on ne lui pose jamais la question.

(Joseph pose la main sur sa poitrine.)

JOSEPH. Personne n'a rien vu.

ALEX. Qui ?

JOSEPH. Vous voulez un coupable. Vous l'avez devant vous. Ne cherchez pas plus loin, il n'y a rien plus loin.

ALEX. Alors dites-le.

JOSEPH. Dire quoi ?

ALEX. Ce qui s'est passé. Avec vos mots. Pas « je dormais ».

(Un long temps. Joseph regarde la porte.)

JOSEPH. Il a frappé vers onze heures du soir. À peu près maintenant. Pas comme vous, ce soir. Vous, vous frappiez pour entrer. Lui, il frappait pour que ça cède. Des deux poings, puis du pied, puis avec autre chose, de la lame, contre le bois. J'étais là, debout, à l'endroit exact où vous m'avez vu tout à l'heure. J'avais la main sur ce verrou. Je ne l'ai pas tiré. À un moment, il a arrêté de frapper. Le vent a continué. À cinq heures, je suis sorti. Ses gants étaient sur le seuil. Lui, il était plus bas. Assis. Il avait trop chaud.

ALEX. Et vous avez menti.

JOSEPH. J'ai menti. Et depuis, tous les 14 octobre, j'allume cette lampe, et je reste debout derrière la porte jusqu'au matin. Vingt-cinq fois. Vingt-cinq nuits, debout. Personne n'a jamais frappé. Ce soir, quelqu'un a frappé.

ALEX. Et vous avez cru que c'était lui.

JOSEPH. J'ai cru que je devenais fou. Puis vous avez crié que vous ne sentiez plus vos mains. Alors j'ai ouvert.

ALEX. Cette fois.

JOSEPH. Cette fois.

(Un temps. Alex referme le registre.)

ALEX. Il fera jour à sept heures et demie. Vous allez mettre vos chaussures et votre veste. Vous allez sortir. Je vais pousser le verrou. Et vous allez frapper jusqu'au jour. Et moi je vais rester derrière la porte, à compter. Et cette fois, il n'y aura pas d'autre porte. Les clés.

(Joseph regarde Alex. Il pose le trousseau sur la table. Puis il fouille la poche de sa veste et pose à côté une grosse cartouche rouge.)

JOSEPH. Et ça.

ALEX. Qu'est-ce que c'est ?

JOSEPH. Ce qui était dans votre pistolet. Je l'ai prise en sortant voir l'antenne.

(Alex regarde le pistolet, puis la cartouche.)

ALEX. Depuis tout à l'heure...

JOSEPH. Depuis tout à l'heure, vous me tenez en joue avec un bout de plastique orange.

ALEX. Vous auriez pu me le prendre des mains. Quand vous êtes entré par le fond. N'importe quand.

JOSEPH. Oui.

ALEX. Pourquoi vous ne l'avez pas fait ?

JOSEPH. Vous aviez besoin de tenir quelque chose.

(Alex pose le pistolet sur la table, à côté de la cartouche, sans le recharger.)

ALEX. Ça ne change rien. Vous sortez quand même.

JOSEPH. Je sais.

ALEX. Vous ne discutez pas ?

JOSEPH. Non.

(Joseph se lève, s'assoit sur le banc près de la porte, lace ses chaussures. Il met sa veste, lentement, bouton après bouton.)

ALEX. Vous n'avez rien à dire ?

JOSEPH. Vous avez tout dit.

ALEX. Vous allez vous asseoir contre un rocher et attendre ? C'est ça ?

JOSEPH. Je vais faire ce que vous dites.

(Il va à la porte, tire le verrou, ouvre. Le vent et la neige s'engouffrent. La lampe vacille. Joseph reste un instant sur le seuil.)

ALEX. Frappez. Quand j'aurai fermé, vous frappez.

(Joseph ne répond pas. Il fait un pas dehors, puis un autre, et s'éloigne de la porte.)

ALEX. Joseph ! La porte, c'est là ! Joseph !

(Alex se précipite dehors. Dans le noir et le vent, on les entend lutter.)

ALEX. Revenez ! Joseph !

JOSEPH. Lâchez-moi !

ALEX. Vous allez rentrer ! Vous m'entendez ? Vous allez rentrer !

(Alex revient à reculons, tirant Joseph par la veste, à deux mains. Joseph se débat. Alex tire encore. Ils tombent tous les deux sur le plancher, dans la neige qui entre.)

JOSEPH. Laissez-moi...

ALEX. Non.

(Alex se relève, claque la porte, pousse le verrou, s'y adosse, hors d'haleine. Alex regarde ses mains. Elles tremblent.)

ALEX. Toute la nuit, je n'ai voulu qu'une chose : vous voir dehors. Et je viens de vous traîner dedans.

(Joseph se relève lentement, s'appuie à la table.)

ALEX. Vous ne frappiez pas. Vous partiez.

JOSEPH. C'est ce que vous vouliez.

ALEX. Je voulais vous entendre frapper !

JOSEPH. Je ne frappe pas aux portes.

ALEX. Vous alliez vers le col. Dans le noir. Sans frontale.

JOSEPH. Je connais le chemin.

(Alex le regarde. Puis Alex va à la table, prend l'enveloppe, la retourne.)

ALEX. « À la gendarmerie de Saint-Clair. »

JOSEPH. Ne l'ouvrez pas.

(Alex l'ouvre. Déplie une feuille.)

ALEX. « Le 14 octobre deux mille, vers onze heures du soir, on a frappé à la porte du refuge de la Pierre Blanche. J'ai entendu. Je n'ai pas ouvert. J'ai menti à l'enquête. Je suis seul responsable. Vous me trouverez demain sur le chemin du col, pas loin. Ne faites pas prendre de risques à vos gars, je ne serai pas pressé. »

(Un temps.)

ALEX. Vous alliez sortir. Cette nuit. Avec ou sans moi.

JOSEPH. C'était prévu avant vous.

ALEX. Six mois. Six mois que je prépare cette nuit. J'ai lu le rapport cent fois, j'ai acheté des chaussures, j'ai regardé la carte jusqu'à la savoir par cœur. Et vous, vous alliez vous asseoir contre un rocher avant que j'arrive. Sans même savoir que quelqu'un venait vous demander des comptes.

JOSEPH. Je ne savais pas que quelqu'un attendait quelque chose de moi.

ALEX. C'est pour ça, personne. « Ne vous pressez pas. » C'est pour ça, la lettre. « Je suis seul responsable. » Seul. Pourquoi seul ?

(Joseph ne répond pas. Sa main se pose sur sa poitrine.)

ALEX. Qui, Joseph ? Qui était là ?

(Noir.)

ACTE III : UN COUP, C'EST LE VENT

SCÈNE 1

(Trois heures du matin. Le vent a un peu baissé. Joseph est assis près du poêle, sans veste. Le trousseau de clés est sur la table. Alex prend la

cartouche rouge et recharge le pistolet de détresse.)

JOSEPH. Qu'est-ce que vous faites ?

ALEX. Ce que vous avez dit. Une fusée rouge au-dessus du col. Ils la voient de la gendarmerie.

JOSEPH. Quand il ne neige pas.

(Alex tire le verrou, ouvre la porte, lève le bras vers le ciel et tire. Une détonation sèche. Une lueur rouge entre par la porte et la fenêtre, éclaire la salle, puis baisse, lentement, et s'éteint. Alex referme.)

JOSEPH. Il neige.

ALEX. Ils l'ont peut-être vue.

JOSEPH. Ils n'ont rien vu. Ils dorment. Hervé dort à côté de la radio avec son chien, et Bruno ne fera pas décoller l'hélico avant que le vent tombe.

ALEX. Alors j'en tire une autre.

JOSEPH. Il n'y en a pas d'autre. Vous venez de tirer la seule.

(Alex pose le pistolet vide sur la table. Joseph tend la main vers le trousseau. Alex le prend avant lui.)

JOSEPH. Rendez-moi ça.

ALEX. Non.

JOSEPH. C'est mon refuge, jusqu'à neuf heures.

ALEX. « Tant que vous êtes autour de ce refuge, c'est moi qui en réponds. » Vous l'avez dit à neuf heures du soir. Il est trois heures. C'est mon tour.

JOSEPH. Il y a quatre heures, vous vouliez me voir dehors. J'y étais. Vous m'avez traîné dedans.

ALEX. Je sais.

JOSEPH. Alors quoi ?

ALEX. Alors je veux que vous soyez vivant demain. Je veux un tribunal. Une salle, des chaises, des gens qui écoutent. Je veux que vous disiez « j'ai entendu » devant d'autres que moi. Vous ne partirez pas au col comme on part en vacances, avec une lettre sur la table et un merci pour le petit bois.

JOSEPH. Un tribunal. Pour un homme de soixante-six ans et une nuit d'il y a vingt-six ans.

ALEX. Oui.

JOSEPH. Vous savez ce qui se passe, dans un tribunal ? On pose des questions. À tout le monde. On vous demandera de raconter, à vous. On relira le rapport ligne par ligne. Et on se demandera, comme vous, pourquoi un gardien arrache une page blanche. On ira chercher qui était là.

ALEX. Tant mieux.

JOSEPH. Non.

(Il se lève et s'approche d'Alex, la main ouverte, jusqu'à toucher le trousseau.)

JOSEPH. Écoutez-moi. Je ne vous ai rien demandé, ce soir. Je vous ai ouvert, je vous ai réchauffé les mains, je suis sorti quand vous avez dit sortez. Maintenant je vous demande une chose. Une seule. Brûlez cette lettre. Donnez-moi ces clés, et laissez-moi monter au col quand il fera jour. Et rentrez chez vous, avec la phrase de votre mère, et ce que vous en avez fait jusqu'ici. Vous avez un coupable. Gardez-le.

(Joseph referme sa main sur celle d'Alex. Ils tiennent le trousseau à deux. Aucun ne lâche.)

ALEX. Lâchez.

JOSEPH. Vous d'abord.

ALEX. Vous ne sentez plus vos doigts. Vous me l'avez dit.

JOSEPH. Je sens les vôtres.

(Un temps. Joseph lâche.)

ALEX. Pourquoi ?

JOSEPH. Parce qu'il y a des portes qu'on ne rouvre pas.

ALEX. Qu'est-ce que vous protégez ? Qui ? Il y a vingt-six ans, et ce soir encore. Qui mérite que vous montiez au col pour ne pas avoir à dire son nom ?

(Joseph ne répond pas. Alex le regarde longtemps.)

ALEX. Elle. Ma mère. Elle n'était pas en bas, à l'attendre. Elle était ici. C'est son nom, sur la page que vous avez arrachée.

(Joseph ne bouge pas.)

ALEX. La dernière nuit de la saison, quand il n'y a plus personne. Elle

était montée vous rejoindre. Et lui, il l'a su. C'est vous qu'il venait chercher.

JOSEPH. Pensez ce que vous voulez de moi.

ALEX. Vous étiez quoi, pour elle ?

JOSEPH. Un gardien. Avec une porte.

ALEX. Elle avait trente ans. Vous, quarante. Elle montait ici, les étés où j'étais chez ma grand-mère ? C'est pour ça, tous ces étés chez ma grand-mère ?

JOSEPH. Je ne vais pas vous raconter votre mère.

ALEX. Et vous l'avez laissé dehors pour la garder, elle. C'est pour ça, « seul responsable ». C'est pour ça qu'elle tirait les rideaux quand il neigeait.

JOSEPH. Si ça vous fait une histoire, gardez-la. Mais ne la racontez pas à un juge.

ALEX. Je reste devant cette porte jusqu'au matin. Et les clés restent sur moi. Vous ne sortirez ni par devant, ni par le fond.

(Alex glisse le trousseau sous sa chemise et s'assoit par terre, le dos contre la porte. Joseph reste debout au milieu de la salle. Puis il retourne au poêle et s'assoit.)

(Un long temps. Alex frotte ses pieds nus l'un contre l'autre, les regarde.)

JOSEPH. Ils sont blancs ?

ALEX. Non.

JOSEPH. Montrez.

ALEX. Restez où vous êtes.

JOSEPH. Les orteils, quand ils deviennent blancs, puis gris, c'est que le sang ne va plus au bout. Dans deux heures, ils sont durs comme du bois. Dans trois jours, un chirurgien de Grenoble vous les coupe, un par un, et il vous dit : il fallait les réchauffer tout de suite.

ALEX. Je les ai mis devant le poêle.

JOSEPH. Le poêle, ça brûle la peau sans réchauffer le dedans. Il faut une autre peau. Donnez-les-moi.

ALEX. Non.

JOSEPH. Alors je viens.

(Joseph prend un tabouret et s'assoit devant Alex. Il ouvre sa chemise, prend les pieds d'Alex et les plaque contre son ventre. Il retient son souffle sous le froid.)

ALEX. Vous êtes fou.

JOSEPH. On me l'a déjà dit.

ALEX. Vous faites ça à tout le monde ?

JOSEPH. À ceux qui frappent.

(Un temps. Alex ne retire pas ses pieds.)

ALEX. Il y a vingt-six ans, vous avez fait ça aussi ? À quelqu'un ?

JOSEPH. Ne bougez pas.

(Longtemps. Puis Joseph repose les pieds d'Alex sur la couverture, referme sa chemise et retourne près du poêle.)

SCÈNE 2

(Six heures et demie. Le poêle ronfle. Alex, toujours contre la porte, lutte contre le sommeil. Joseph fredonne l'air de tout à l'heure, très bas.)

ALEX. Arrêtez.

(Il s'arrête.)

ALEX. C'est quoi, cet air ?

JOSEPH. Rien. Une chanson pour compter.

ALEX. Compter quoi ?

JOSEPH. Ce qu'on ne veut pas entendre.

ALEX. Chantez-la.

JOSEPH. Je ne chante pas.

ALEX. Vous la fredonnez depuis des heures. Chantez-la.

(Un temps. Joseph chante, très bas, presque parlé.)

JOSEPH. Un coup, c'est le vent. Deux coups, c'est la neige. Trois coups, c'est la montagne...

(Il s'arrête. Le silence.)

ALEX. ... qui se retourne et qui dort.

(Joseph ne bouge pas.)

ALEX. Qui se retourne et qui dort. Comment je sais ça ?

JOSEPH. Je ne sais pas.

ALEX. Vous l'avez apprise où ?

JOSEPH. Je l'ai inventée.

ALEX. Quand ?

JOSEPH. Une nuit.

(Alex se lève lentement et regarde le poêle. Le clou, au-dessus, est vide.)

ALEX. La moufle. Elle était là, tout à l'heure.

(Joseph déboutonne la poche de sa chemise. Il en sort la moufle rouge et la pose dans la main d'Alex.)

ALEX. Elle est rouge.

JOSEPH. Elle était rouge.

ALEX. Celle de la boîte aussi. Rouge, avec une bande blanche au poignet. Une main droite.

(Alex retourne la moufle.)

ALEX. Celle-ci, c'est la gauche.

(Un long temps. Joseph sort de la même poche le papier plié et le pose sur la table, devant Alex.)

JOSEPH. Je ne l'ai pas brûlée.

(Alex pose la moufle, déplie la feuille, lit.)

ALEX. « Quatorze octobre. Marthe Roux et Alex. Des Granges. Heure d'arrivée : vingt heures. Vent fort, neige. »

JOSEPH. En dessous.

ALEX. Il y a de grosses lettres. Le E est à l'envers. « ALEX. » Et un dessin. Une lampe. Avec du bleu partout, au crayon, qui dépasse.

JOSEPH. Vous vouliez signer comme les grands. Elle a voulu vous tenir la main pour le E. Vous n'avez pas voulu.

ALEX. J'étais là.

JOSEPH. Sur ce banc, sous la fenêtre. La lampe bleue juste au-dessus.

ALEX. Chez ma grand-mère. Elle m'a dit : chez ta grand-mère.

JOSEPH. Elle l'a dit aux gendarmes aussi. Avant le jour, je vous ai fait passer par le vallon des Combes. Vous dormiez sur mon dos. En bas, dans l'autre vallée, elle a pris le premier car. Aux gendarmes, elle a dit qu'elle l'attendait en bas. Moi, je suis remonté. J'ai appelé la vallée à midi, et j'ai dit que je venais de le trouver. Personne n'a jamais su que vous étiez ici.

ALEX. Pourquoi on était ici ? Sans lui ?

JOSEPH. Elle avait la lèvre ouverte, là. Un œil qui ne s'ouvrait plus. Un sac fait en cinq minutes, ses affaires et les vôtres mélangées. Elle n'a pas raconté. Elle m'a dit : il va venir. Il sait où on est, il va venir. S'il frappe, vous n'ouvrez pas. Quoi qu'il dise, vous n'ouvrez pas.

ALEX. Et il est venu.

JOSEPH. À onze heures. Elle était assise par terre, contre ce mur, les mains sur les oreilles. Vous, vous dormiez. Au premier coup, vous avez ouvert les yeux. Alors je vous ai fait asseoir sur mes genoux, et j'ai dit : un coup, c'est le vent. Il a frappé encore. J'ai dit : deux coups, c'est la neige. Il criait le prénom de votre mère. Puis il a crié le vôtre, longtemps. Alors j'ai chanté plus fort. Il frappait, je chantais. J'inventais des couplets, le vent, la neige, la montagne, les marmottes qui dorment, les étoiles qui comptent avec nous. Vous avez fini par dormir. J'ai continué.

ALEX. Combien de temps ?

JOSEPH. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à compter.

(Un long temps.)

ALEX. Vous auriez pu ouvrir. Après. Quand il a arrêté. Une heure plus tôt, deux heures plus tôt. Il était à trente mètres. Il avait enlevé ses gants.

JOSEPH. Oui.

ALEX. Pourquoi vous n'êtes pas sorti ?

JOSEPH. Vous dormiez sur mes genoux. Et je ne savais pas s'il avait vraiment arrêté.

ALEX. Il criait mon prénom.

JOSEPH. Oui.

ALEX. Mon père criait mon prénom derrière cette porte, et vous chantiez par-dessus.

JOSEPH. Oui.

ALEX. Peut-être qu'il voulait juste me voir. Peut-être qu'il avait froid, qu'il avait peur, qu'il aurait demandé pardon. Vous n'en savez rien. Vous n'avez pas ouvert, vous ne saurez jamais.

JOSEPH. Je ne saurai jamais. Ça fait vingt-six ans que je ne sais pas. Chaque 14 octobre, je me mets derrière la porte, et je me demande ce qu'il aurait dit si j'avais tiré le verrou. Et chaque fois, au matin, j'entends encore la lame dans le bois.

ALEX. C'était mon père.

JOSEPH. C'était votre père. Et elle avait la lèvre ouverte.

(Un temps.)

(Alex regarde la porte, les entailles.)

ALEX. Il avait son couteau.

JOSEPH. Il avait son couteau.

ALEX. Elle m'a menti toute ma vie.

JOSEPH. Elle a fermé à double tour toute sa vie. C'était la même porte.

ALEX. « Il n'a pas ouvert. »

JOSEPH. Non.

ALEX. Elle m'a dit ça en me serrant le poignet à me faire mal.

(Un temps.)

ALEX. C'est elle que vous protégez. Avec votre lettre. « Seul responsable. »

JOSEPH. Je ne savais pas qu'elle était morte. Vous me l'avez appris cette nuit.

ALEX. Et moi ?

JOSEPH. Et vous. Je ne voulais pas qu'un juge vous apprenne ça, avec un dossier ouvert devant lui, dans une salle pleine de chaises.

(Alex replie la feuille, la glisse dans sa poche avec la moufle. Alex va au tiroir de la radio, y pose le pistolet de détresse, en sort un rouleau de ruban adhésif.)

ALEX. Il fera jour dans une heure.

JOSEPH. Qu'est-ce que vous faites ?

ALEX. Je répare des choses. C'est mon métier.

SCÈNE 3

(L'aube. Une lumière grise à la fenêtre ; la lampe brûle encore. Le vent est tombé. Joseph, seul, debout près de la table, la lettre à la main. La porte n'est pas verrouillée.)

(On frappe. Un seul coup.)

(Joseph va à la porte et ouvre aussitôt. Alex entre, de la neige sur les épaules, la pince coupante et le rouleau de ruban à la main.)

ALEX. Vous n'avez pas attendu.

JOSEPH. Non.

ALEX. C'est réparé. Ça ne passera pas l'hiver, mais ça tiendra ce matin. Vous prenez l'hélico ?

JOSEPH. C'est ce qui est prévu.

ALEX. Ce qui était prévu, c'était le col.

(Joseph regarde la lettre. Il ouvre la porte du poêle, la jette dedans, referme.)

(Il va à la radio, décroche le combiné.)

JOSEPH. Pierre Blanche pour Les Granges. Pierre Blanche pour Les Granges.

(Un grésillement.)

JOSEPH. Oui, Hervé. C'est moi. Le vent est tombé. Tu peux faire monter Bruno.

(Un grésillement.)

JOSEPH. Une fusée ? Non. Je n'ai rien vu.

(Un grésillement.)

JOSEPH. Non. Pas seul.

(Il regarde Alex.)

JOSEPH. Nous sommes deux.

(Alex va à la fenêtre et souffle la lampe.)



Travaille ce texte avec Acto

Une voix te donne la réplique, tu l'apprends à ton rythme, tu te testes.

acto.re/biblio

Ce que tu peux en faire

Texte original écrit pour Acto. Lis-le, imprime-le, travaille-le en cours, joue-le en audition ou en self-tape : c'est fait pour ça, et tu n'as rien à demander. Pour une représentation publique ou un usage commercial, écris-nous à contact@acto.re.